

Quête initiatique et voyage spirituel

C'est l'histoire de Florian Canaple, jeune Français en quête d'aventure, de nouveauté, de sens. Sa fascination pour les voyages le conduit à initier un périple en Europe de l'Est - Nuremberg, Prague, Varsovie, Vilnius, Stockholm, Cracovie - jusqu'au détroit du Bosphore. Mais il se lasse rapidement des charmes de la vie nomade, et regagne la France. Il côtoie brièvement des milieux chrétiens, dans lesquels il ne se reconnaît guère. C'est alors que tout bascule : Florian découvre, par le plus pur des hasards, qu'il est juif. Son existence va en être transformée. De Paris à Jérusalem, notre héros va se lancer dans une véritable quête identitaire et spirituelle, devient apprenti-talmudiste, nous immergeant à sa suite dans un monde totalement étranger et hermétique, celui de l'ultra-orthodoxie juive, entre yeshivot, kollels, "fracs noirs", et streimels. Voyage de l'un à l'autre est un récit autobiographique. Celui d'Isaac Becker, journaliste, professeur de lettres, et "Juif par accident", comme il le dit lui-même. Son but ici ? "Donner une voix à l'assimilation française". Car, disons-le d'entrée, le personnage-auteur n'a absolument rien de Juif. Sa plongée au coeur de la judéité s'avère donc on ne peut plus décapante pour le néophyte qu'il est. Tout est à découvrir, à décrypter, à comprendre ; les maladroites sont nombreuses - on le devine aisément - et l'incompréhension, souvent patente. L'adaptation est difficile pour l'Ashkénaze qui fait figure de converti ; contraint de construire son identité dans l'altérité, et devant sans cesse faire ses preuves. Canaple, - peut-on trouver moins Juif comme nom ? -, est dérouté, perdu, mais n'en garde pas moins un oeil attentif sur ce qui l'entoure. C'est le portrait d'un monde résolument déroutant, voire en marge de la civilisation, que brosse Becker. Le tout est porté par un style fluide, agréable, vivant, et un art de la description qu'il sait habilement faire valoir : le récit en acquiert une indéniable crédibilité. Le regard est vif, souvent caustique, et non dénué d'autodérision. La plume est aiguisée, mordante.

Raconter pour revivre

Cette quête initiatique stimule la curiosité et se lit, de fait, avec un intérêt certain. On sent chez l'auteur le besoin de raconter, de décrire, de partager ; cette entreprise d'écriture répond à un appel pressant : "pour qu'on sache ce que c'est que de changer de nom, de pays, de Dieu". Quelques questions restent néanmoins en suspens ; l'auteur se fait fort de mettre une maxime tibétaine en exergue, "le voyage est un retour vers l'essentiel". Mais qu'est-ce que l'essentiel ? De quoi s'agit-il dans son cas ? Que lui a finalement apporté cette quête, et ces cinq années à Jérusalem ? Cette judéité nouvelle est-elle plus assumée, l'a-t-il complètement fait sienne, fait-elle pleinement partie de lui ? Becker reste finalement assez vague, évoquant un morne retour à Paris, sans en éclairer les circonstances. La décision de conclure son roman par l'évocation de *La Marseillaise*, dont la mélodie a été reprise par les Loubavitch pour la liturgie du matin de Shabbat, semble toutefois augurer un début de réponse. Pourquoi ce choix ? Becker s'en explique : "Cette *Marseillaise*-là était la métaphore de l'identité de mon personnage, la métaphore de mon identité". Comprenne qui pourra.

Manuella Affejee

The Jerusalem Post,

édition du 26 septembre au 03 octobre 2011.